

1. En revenant du marché

La voiture de maman venait de s'engager boulevard de l'Europe à Pierre-Bénite et roulait en direction d'Oullins lorsqu'elle a explosé. Son pare-brise a volé en éclats, le hayon arrière s'est soulevé, ses portières ont été arrachées par la puissance du souffle, tandis que l'intérieur de la Peugeot s'embrasait et qu'un corps sans vie en était éjecté. Puis la petite 104 est allée s'immobiliser en flammes un peu plus loin, contre un véhicule en stationnement. Il était dix heures du matin, c'était un dimanche, jour de marché. Une fois l'effet de la stupeur dissipé, des passants se sont précipités. La femme qui gisait sur l'asphalte n'avait pas quarante ans. Du sang maculait ses cheveux bruns et longs, des morceaux d'étoffe calcinés étaient collés à sa peau. Quelqu'un a alerté la police qui n'a pas tardé à débarquer toutes sirènes hurlantes. En quelques minutes, les flics étaient partout et ils ont eu vite fait de boucler le quartier. L'un d'entre eux a remarqué un fil qui pendouillait sous le volant de l'épave fumante autour de laquelle s'affairaient encore quelques pompiers. Il était relié à la batterie et avait permis de déclencher deux charges simultanément : la première se trouvait dissimulée derrière le tableau de bord, confectionnée à l'aide d'un tube de PVC bourré de poudre et de nitrate de potassium ; la seconde, déposée dans un récipient métallique de type cocotte-minute, avait été placée sous le siège de l'infortunée. Dispositif artisanal, certes, mais mortellement efficace. À partir du moment où ces constatations ont été confirmées par les artificiers de

la Protection civile, la PJ s'est trouvée dessaisie de l'affaire au profit de la Sûreté.

Un simple appel téléphonique au service des cartes grises a permis d'identifier la victime. Elle avait pour nom Habiba Ayari. Française d'origine tunisienne, trente-neuf ans, mariée, mère de six enfants, domiciliée à Oullins, quartier des Tanneries. Aucun antécédent. En charge de l'enquête, le commissaire Lassale ne pouvait se résoudre à l'idée selon laquelle la ville de Pierre-Bénite, située à un jet de pierre du centre de Lyon, sur la rive droite du Rhône, devienne un petit Beyrouth du jour au lendemain. Alors, les choses n'ont pas traîné. Et au soir de ces faits survenus le 5 avril 1987, leur auteur, Othman Kaabi, allait dormir en prison. Othman Kaabi m'avait conçue, d'aucuns diraient qu'il était mon père, mais je ne puis m'y résoudre puisqu'il n'en a jamais été un, pas plus pour moi que pour le reste de notre fratrie. Un géniteur, tout au plus. Et c'est à l'aide d'une bombe assemblée et posée par ses soins qu'il a tué notre mère.

Il n'était alors pas question de féminicide dans les colonnes de la presse quotidienne qui avait recours au terme de crime passionnel pour vendre du papier. Qu'importe, le résultat était le même. Ce salaud venait de faire six orphelins et de fracasser nos vies à jamais.

Ce matin-là, quand je me suis réveillée, maman n'était plus à la maison. Elle était partie au marché, comme chaque dimanche. D'habitude, l'un ou l'autre d'entre nous l'accompagnait pour l'aider à porter les courses. Mais nous avons passé la soirée, et même une partie de la nuit, devant la télé ; ma mère adorait les westerns, je crois bien qu'on en avait regardé deux d'affilée et aucun de ses rejetons n'était parvenu à s'extraire du lit. Elle avait un faible pour John Wayne et nous, on ne se lassait pas de rester blottis contre elle sur des peaux de mouton, à humer son odeur pendant des heures. Maman ne maîtrisait pas le français, le lisait et l'écrivait encore moins, mais elle se pâmait dès que le cow-boy maugréait trois mots du haut de son cheval. Tant pis si elle ne les comprenait pas tous, le silence devait être absolu, et elle répétait : « *Chut, chut !* » En éteignant la lumière.

Ces moments étaient d'autant plus doux pour chacun d'entre nous qu'ils étaient rares. On aurait aimé les prolonger à l'infini. Parce que lorsque le vieux déboulait, c'était l'enfer qui passait le seuil de la porte avec lui.

J'étais dans un demi-sommeil quand je l'ai entendue dire à mon frère :

— Fromage, rejoins-moi à Pierre-Bénite quand tu te réveilles... Traîne pas trop.

Elle l'appelait Fromage parce que Mohamed avait la peau plus claire que chacun d'entre nous. Je dormais encore quand il est parti sans un bruit après avoir enfilé son survêt. J'ai fait un peu la tête quand je me suis aperçue qu'il m'avait laissée en plan avec mon frère Kader, mes sœurs Najoua et Aïcha, cette dernière s'activant à nettoyer l'appart. Comme Kader, Najoua et moi, on n'avait rien de mieux à faire, nous sommes allés traîner dans le quartier. Le ventre vide, sans avoir avalé de petit-déj, rien. On a joué avec les autres gamins des Tanneries. Aux billes. Au ballon prisonnier. Pour une fois, mon frère et ma sœur ont accepté de faire équipe avec moi et la journée s'annonçait sous les meilleurs auspices. Et puis, deux femmes voilées de blanc sont arrivées en criant. Elles agitaient les bras en tous sens, elles hurlaient. On ne les a pas calculées. Trop loin. Trop excitées. Jusqu'au moment où l'une d'entre elles est devenue audible, même si quelques bribes seulement de ses propos parvenaient jusqu'à nous :

— On veut voir la famille Kaabi ! La voiture, la voiture !

— Elle est morte, elle est morte ! répétait l'autre.

Et là, Aïcha, qui était restée dans l'appart, est arrivée en pleurant. Il y a eu un attroupement, quelqu'un nous tenait éloignés, Kader et moi, alors qu'Aïcha n'en finissait pas de pousser de longs sanglots, le corps secoué par des hoquets. Moi, j'avais neuf ans, je ne comprenais rien à ce qu'il se passait. Et je demandais :

— Mais qu'est-ce qu'elle a ?

J'obtenais toujours les mêmes réponses : *le marché, l'explosion, ta mère est morte, la voiture...*

Tout le monde parlait en même temps. Et c'était toujours ce même refrain à n'y rien comprendre. Puis la police est arrivée et a demandé

où habitait la famille Kaabi. Un gosse a désigné du doigt notre appartement au deuxième étage, mais on était tous là, à l'exception de Kamel, l'aîné qui était à la boxe, et Fromage, parti au marché. Il venait d'arriver à Pierre-Bénite quand la voiture a explosé sous ses yeux. Il se serait réveillé un peu plus tôt, il aurait pu être dedans. Ou n'importe lequel d'entre nous, d'ailleurs. Mais ça, le vieux qui avait posé son engin à bord de la 104 alors qu'on regardait tranquillement la télé la veille au soir, n'y avait certainement pas pensé. Depuis, j'y ai pas mal réfléchi et le plus probable reste qu'il n'en avait rien à faire.

Je ne suis même pas remontée chez moi, je n'ai pas pu récupérer ma poupée ou ces sabots que j'aimais tant, je me suis retrouvée avec mon frère et mes sœurs dans la voiture des flics. Direction l'hôtel de police, avec le gyrophare en folie jusqu'à la rue Marius Berliet dans le VIII^e arrondissement de Lyon. La cohue, l'effervescence, tous ces gens me répétant encore et encore : *Ta mère est morte* ; même que je ne savais pas ce que cela voulait dire. Moi, je pensais qu'elle était malade ou quelque chose comme ça, qu'elle était partie pour revenir bientôt, encore plus souriante, encore plus radieuse, encore plus belle. Décidément, je ne comprenais pas pourquoi ils étaient tous là à pleurer autour de moi. Même Fromage, qui nous a rejoints un peu plus tard, et puis Kamel aussi, quand il a quitté la salle d'entraînement. En arrivant au commissariat, on a vu le vieux assis à même le sol, les mains dans le dos, accroché à un radiateur. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pouvait bien faire là, je n'ai rien demandé, cela m'était égal. On était tous les six entassés dans un couloir et cela a duré toute l'après-midi, jusqu'à quatre ou cinq heures environ. On attendait je ne sais quoi. J'avais faim. Et puis un homme est arrivé, il s'est installé derrière un bureau. Comme l'endroit était trop exigu pour tous nous accueillir, il nous a fait entrer Kamel, Aïcha et moi. Il a laissé la porte ouverte pour que les trois autres puissent entendre la question qu'il allait nous poser :

— Pensez-vous que votre père soit capable d'avoir tué votre mère ?

Tout le monde a répondu par l'affirmative, et moi, par automatisme, j'ai acquiescé.

Faut dire que je l'avais vu taper ma maman plein de fois.

On respirait mieux à la maison en l'absence du vieux. Quand je suis née, maman et lui étaient déjà séparés, mais il fallait qu'il revienne, à l'improviste le plus souvent. Pour cogner. Pour humilier. Et pour l'argent aussi. Même s'il s'était débrouillé depuis longtemps pour faire main basse sur les allocs, le vieux se disait qu'il trouverait toujours planqué quelque part les trois sous d'économies que notre mère conservait pour nous nourrir tant bien que mal. C'est à elle qu'il a emprunté la somme nécessaire à l'achat des composants ayant permis de fabriquer la bombe :

— T'inquiète, Habiba ! J'en ai besoin pour monter à Paris faire un chantier, je te rembourse à mon retour, qu'il lui a dit.

Le vieux savait se faire mielleux quand le besoin s'en faisait sentir, mais il lui fallait nous terroriser, c'était dans sa nature. Un soir, il est arrivé complètement ivre et a commencé par gifler ma mère qui est allée se réfugier dans sa chambre. Puis ce salopard s'en est pris à Kamel, qu'on appelait Squelette tellement il était mince et affûté, l'a attrapé par le bras et plaqué contre le mur à côté de la télé. Mon grand frère était son autre souffre-douleur, juste après maman. Son esclave. Il lui faisait rater les cours au beau milieu de la semaine pour l'emmener travailler sur ses chantiers pourris et quand Squelette renâclait, c'était la déroutée garantie. À coups de ceinture, à coups de poing ou de fil électrique. Il l'a même frappé sur le tibia avec un marteau. Qu'est-ce qu'il allait encore pouvoir inventer pour le tourmenter ? Le vieux lui a ordonné :

— Reste là, sinon ça va être ta fête !

Nous, on croyait qu'il allait le frapper comme à son habitude ; dans ce cas-là, on lui sautait dessus, on lui tirait les cheveux, comme ça les coups étaient répartis, il y en avait pour tout le monde, Squelette n'était pas le seul à déguster. Mais non. Ce fils de pute est revenu avec un fusil. Et une pomme qu'il lui a posée sur la tête.

— Ne bouge pas, je vais tirer sur la pomme, ne bouge pas !

Il rigolait et a mis mon frère en joue, après avoir glissé une cartouche dans chacun des deux canons superposés. Nous, on chialait à n'en plus pouvoir et on lui criait d'arrêter.

Il nous a menacés :

— Je ne veux entendre personne gémir. Fermez vos gueules ou je vous tue !

Du coup, on s'est mis à pleurer en silence.

Quand il a vu Squelette pisser dans son pantalon, le vieux a baissé son arme et a rigolé de plus belle. Mon frère tremblait de tous ses membres, en proie à une terreur absolue.

— Regardez-moi ça ! Quatorze ans et ça prétend être un homme. Mais ce n'est pas un homme, ça...

À chaque fois, il a bien insisté sur le « ça ». Tellement de mépris dans sa voix, dans son expression. Ses traits en étaient déformés. Othman Kaabi a ouvert le crâne de ma mère à plusieurs reprises, il lui a ouvert l'arcade sourcilière, il lui a ouvert les lèvres, il lui a cassé des côtes. Il l'a traînée par les cheveux sur le bitume. Et il a fini par la tuer. Mais pour une raison qui me restera à jamais inconnue, Squelette cristallisait sa haine plus que chacun d'entre nous.

Sans doute Squelette était-il trop doux. Il était le plus droit de la famille, le plus gentil. Un peu timide. Réservé. À l'école, c'était un bosseur. Son rêve : devenir vétérinaire. Il nous ramenait des animaux presque morts et les requinquait en un rien de temps. Il soignait les oiseaux, les nourrissait avec des boulettes de pain au bout d'un coton-tige, les lavait aussi. Les chiens errants ou qui s'étaient fait taper par une voiture, pareil. Il allait les chercher dans leur coin, les rafistolait et leur redonnait goût à la vie. Mais lui, il ne vivait plus. Squelette encaissait les coups, les brimades. Le soir, je l'entendais pleurer dans son lit, il se berçait pour trouver le sommeil. Le vieux, ça le rendait dingue. Tout était prétexte à endurcir son aîné. Mon frère avait une petite copine, ils s'envoyaient des lettres, rien de méchant. Quand l'autre est tombé sur l'une d'entre elles, Squelette en a pris pour son grade. Le vieux l'a roué de coups :

— Ça, je te l'interdis ! Ce n'est pas le moment. Tu m'as compris ?

Il aurait aimé en faire un monstre. Pour Othman Kaabi, un homme digne de ce nom se devait de lui ressembler. Et un homme comme lui tripote les petites filles.

J'avais à peine atteint mon sixième anniversaire quand le vieux a commencé à me toucher. C'est pour les mêmes raisons que ma sœur Aïcha, mon aînée de six ans, s'est retrouvée en internat, à l'Arbrelse, dans les environs de Lyon, à quarante minutes en voiture. Elle n'a jamais voulu en parler, mais maman avait compris. Notre sœur Najoua, qui m'a précédée de trois ans et avec qui je m'entendais le mieux quand on était petites, a eu droit au même traitement. C'était dans les habitudes de ce salaud et ses filles ne lui suffisaient pas. Il me demandait de ramener des copines pour qu'on aille se balader. Moi, j'ignorais ce qu'il pouvait avoir dans la tête, et je disais aux gamines des Tanneries :

— Venez avec nous, on va aller faire un tour en voiture...

Un jour, l'une d'entre elles a accepté, on est arrivés dans un parc, le vieux a coupé le moteur et m'a dit de descendre. J'ai demandé :

— Pourquoi ? On ne sort pas tous ?

— Non, toi seulement...

Ma copine s'apprêtait à me rejoindre, il l'a rattrapée par le bras :

— Toi, tu restes avec moi...

Je ne savais pas ce qui était en train de se tramer, j'ai pensé que le vieux voulait lui dire des secrets qu'il ne souhaitait pas partager avec moi. J'étais un peu jalouse. Je me suis éloignée pour aller me poser dans l'herbe, dépitée. J'ai commencé à bouder. Et tout à coup, j'ai vu ma copine sortir de l'auto en criant :

— Je veux rentrer chez moi, je veux rentrer chez moi ! Ton père est un fou !

Et elle a tout raconté à sa mère.

À plusieurs reprises, et notamment lorsqu'il nous cognait, je me suis dit que si j'avais été plus grande, j'aurais pu le tuer. Oui, cela m'a traversé l'esprit. Et je n'ai pas été la seule. Ma mère était une femme magnifique, une vraie liane, souple, élancée, avec les cheveux qui lui descendaient jusqu'aux hanches. Il fallait la voir bouger en écoutant du Bob Marley ou effectuer une danse du ventre sur l'oud de Farid El Atrache pour comprendre à quel point elle pouvait ensorceler un

homme. Pour Othman Kaabi, qui avait une bonne dizaine d'années de plus que son épouse, on n'a jamais connu l'âge exact de maman, elle s'est fait passer pour majeure en arrivant en France, la perspective de la voir lui échapper était insupportable. Même séparé de sa femme, il l'aurait voulue cloîtrée. Avec tous les coups qu'il lui a portés au visage, j'ai compris que son rêve secret était de la défigurer. Elle avait tellement honte de son sort que jamais il ne lui serait venu à l'idée de l'évoquer avec la famille restée en Tunisie. Kaabi, élevé par une marâtre parce qu'abandonné dès la naissance, a macéré sa haine des femmes durant toute son existence.

Ma mère l'a payé de sa vie.

« *Si maman si, si maman si, Maman si tu voyais ma vie* », chantait France Gall. Je vais te raconter la mienne. Et celle de tous tes enfants aussi. Les uns comme les autres, on a choisi d'oublier. D'essayer, en tout cas, chacun à sa façon. Certains de tes garçons en commettant des braquages, en consommant de l'héroïne, ou en se réfugiant dans la maladie. L'une de tes filles s'est même envolée pour Hollywood au bras d'un acteur de cinéma. Me concernant, sache que rien ni personne, jamais, que ce soit la lumière des sunlights sur les podiums où j'ai défilé pour les plus grands couturiers, la notoriété qui m'a effleurée de ses ailes, la fréquentation de milliardaires, d'hommes anonymes ou célèbres qui m'ont offert des rivières de diamants, des montres, des voitures de luxe, pas même les fêtes délirantes données aux quatre coins du globe, le caviar pas plus que la cocaïne, rien, je le répète, n'est parvenu à combler le vide qu'a laissé ton départ. Et je pense à toi tous les jours.

12. Premiers pas

Le XIII^e arrondissement de Paris, c'était un vrai labyrinthe et je m'y suis perdue ; toutefois, lorsque mon errance m'a guidée jusqu'à la rue des Tanneries, j'y ai vu un signe favorable du destin. Le photographe était une photographe, je me suis sentie tout de suite plus à l'aise. Ni coiffeur ni *make up*. Rien. Elle a démarré la séance au pas de charge, m'indiquant ce que je devais faire à chaque fois qu'elle s'apprêtait à appuyer sur le déclencheur. Les photos étaient cadrées pour la plupart sur mon visage, les autres englobaient le bassin, aucune n'a été prise en pied. Parfois, elle s'interrompait pour mesurer la lumière en approchant une cellule photoélectrique de ma joue. Je me laissais guider. Cela n'avait rien de désagréable. Au contraire.

Le lendemain, je suis allée découvrir le produit de cette séance après un appel de l'Agence. En me rendant rue d'Astorg, je n'éprouvais aucune appréhension particulière, mais ma curiosité était piquée au vif. Lorsque les tirages m'ont été présentés, je les ai trouvés jolis ; et moi aussi, je me suis trouvée jolie. Bizarre cependant de se voir ainsi en noir et blanc : j'avais une étrangère sous les yeux. C'était moi et je ne me reconnaissais pas tout à fait. En tout cas, Aude semblait satisfaite :

— Aujourd'hui, tu vas faire deux castings. Pierre Cardin et La Redoute. Tiens, n'oublie pas tes photos en partant...

Les bureaux de Pierre Cardin étaient situés au-dessus d'une boutique à la devanture verte un peu défraîchie, rue du Faubourg

Saint-Honoré, à deux pas de l'Élysée. L'escalier sentait le bois généreusement nourri d'encaustique et, une fois parvenue à l'étage, je me suis retrouvée face à une quinzaine de mannequins qui avaient toutes leur book à la main. Je n'avais à présenter qu'une seule photo au dos de laquelle figuraient les coordonnées de l'agence et mes mensurations : 178-86-64-92. Quand est venu mon tour, j'ai été appelée puis guidée à travers un dédale de couloirs jusqu'à Monsieur Cardin. Il se tenait en majesté dans son fauteuil, le plat de la main posé sur une canne, avec ce profil de médaille auquel ne manquaient que des lauriers tressés autour du front. Il s'exprimait d'une voix douce et avec élégance, sur un ton quasi monocorde :

— Ah, tu es à l'Agence de Mannequins et tu viens de commencer le mannequinat ! Est-ce que tu sais marcher avec des talons ? Tu es très jolie, est-ce que l'on t'a déjà dit que tu ressembles à Inès Sastre ?

— Non, on ne m'a jamais dit ça. Merci...

— Bon, va enfiler quelque chose et reviens marcher devant moi.

Je me suis précipitée dans la cabine où j'ai passé une robe violette. Une paire de chaussures, un bon 41 alors que je chaussais du 37, était posée devant moi. Avec ça, c'était le vol plané assuré. Je suis donc ressortie pieds nus. Pierre Cardin ne l'a pas remarqué parce qu'il était en train de regarder le book d'une autre fille. Puis, lorsqu'il m'a vue :

— Vas-y, fais un aller-retour devant moi ! m'a-t-il dit.

Et j'ai commencé à marcher.

J'en faisais trop à balancer mes épaules de droite à gauche puis de gauche à droite, ce devait être horrible à voir. Hier, je vendais des téléphones et j'étais là à marcher pieds nus dans une robe violette devant Pierre Cardin en personne. Parfois, mon Mektoub savait faire montre d'un peu d'humour. C'est la voix du couturier qui m'a sortie de mes réflexions :

— Arrête tout de suite ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? Où sont tes chaussures ?

— Je n'ai pas de chaussures, Monsieur !

— Mais comment ça, il y a des chaussures dans la cabine !

— Oui, Monsieur, mais c'est du 41 et moi, je fais du 37.

15. Fin de partie

Quand le colonel Mouammar Kadhafi s'est immobilisé face à ma copine Sophie, j'ai cru qu'elle allait se trouver mal. Son père était américain, elle ne comptait certes pas le faire savoir et était venue avec un passeport français, jouissant, grâce à sa mère, de la double nationalité. Hélas, elle avait un accent yankee assez prononcé :

— Je m'appelle Sophie et je suis française...

Le colonel l'a dévisagée. Avant de demander, narquois :

— Ah oui ? Et ton père ?

— Il est du Gabon ! a assuré Sophie sans l'once d'une hésitation.

Cela sentait la réponse préparée à l'avance, Kadhafi a semblé ne pas y prêter attention. Est venu le tour de Tina, une fille somptueuse, michinoise, mi-camerounaise. Le dictateur ne s'est pas attardé pour autant et est passé à la suivante. Bientôt, des femmes que la presse du monde entier avait surnommées les Amazones, membres du corps d'élite en charge de la sécurité du tyran, se sont avancées. Elles étaient en tenue de combat et ont entrepris de nous servir le thé, tandis que Kadhafi avait réuni Katoucha et les sœurs Campbell à sa table. J'ai préféré m'abstenir de boire et ai suggéré aux copines d'en faire autant. C'est avec soulagement que nous avons quitté le bunker de Mouammar Kadhafi en fin d'après-midi pour reprendre place à bord d'un bus. Parvenues à l'hôtel, nous avons pu constater qu'aucun préparatif n'était en cours. Pas de vêtements, pas d'essayage, pas de make-up. Et pas de podium. Rien.